



COMMENT ÇA S'ÉCRIT

Enrique Vila-Matas de porte en porte

Par
**MATHIEU
 LINDON**



Et écrire, est-ce une réalité ou une fiction ? Et trouver la solution d'une énigme, fût-ce celle du «grand mystère de l'univers», avance-t-il à quoi que ce soit ? *Montevideo*, son nouveau roman, reprend ces questions présentes dans toute l'œuvre d'Enrique Vila-Matas, né à Barcelone en 1948. Il est passionné par les «artistes sans œuvres», pour reprendre le titre de Jean-Yves Jouannais, l'auteur et critique d'art français né en 1964 qui intervient encore dans *Montevideo*. L'incipit du roman est : «En février 1974, je fis un voyage à Paris dans l'intention anachronique de devenir un écrivain des années 1920, style "génération perdue".» Ce narrateur est un écrivain qui n'écrit pas, malgré lui dans «cette poétique consistant à vouloir abandonner l'œuvre avant même qu'elle n'existât». Tout en étant rarement un écrivain, il a cependant le courage d'en être un engagé : «J'aimerais savoir ce qu'on peut faire dans ce monde avec un fardeau aussi lourd que celui d'avoir pris position contre les intrigues dans les romans». Quelques phrases lui facilitent ou lui compliquent la vie, une de son père, une de sa mère et d'autres de provenances plus presti-

gieuses encore. Celle du copiste d'Herman Melville, «je préférerais ne pas le faire», lui provoque «une véritable phobie» et il se félicite que des groupes soient constitués pour la «discréditer» – Enrique Vila-Matas a au contraire obtenu en 2002 le prix du meilleur livre étranger avec *Bartleby et compagnie*. Quant au «Je est un autre» rimbaldien, il est l'objet d'un jeu avant d'être considéré comme une «phrase très mythifiée où il n'y avait peut-être eu que simple erreur typographique». Et pourquoi le style aussi n'aurait-il pas droit à sa biographie, et serait-ce un drame «si nous perdions notre identité» ?

Il y a six parties dans *Montevideo* qui commence par «Paris», se termine par «Paris» et a pour épigraphe à la deuxième, «Cascais» (près de Lisbonne), cette phrase de John Ashbery : «Après avoir vécu à Paris, il est impossible de vivre ailleurs, y compris à Paris.» (Enrique Vila-Matas jeune loua à Paris une chambre de bonne à Marguerite Duras et a écrit *Paris ne finit jamais*.) La troisième partie donne son nom au roman, la quatrième fait sept lignes et raconte comment est né «Reykjavik». La cinquième s'appelle «Bogotá» et se passe en grande partie à Paris, au centre Beaubourg que

le narrateur prend soin de ne pas appeler Pompidou. «J'étais à Bogotá et Bogotá n'était pas là.» Il y a de nombreuses références françaises dans le roman, de Charles Baudelaire à Jean-Pierre Léaud en passant par Paul Valéry et Frédéric Dard «dont tout ce que nous savions était qu'il était l'auteur de trois cents romans et de cette phrase immortelle : "Je me suis suicidé en Suisse"». Beaucoup de Sud-Américains aussi, de Roberto Bolaño à Juan Carlos Onetti en passant par Raúl Damonte Botana dit Copi. Mais c'est une des nouvelles de Julio Cortázar, «la Porte condamnée» (dans le recueil *Fin d'un jeu*) qui est l'héroïne du roman, ladite porte se trouvant à Montevideo. Le narrateur veut dormir dans cette même chambre d'hôtel que l'écrivain argentin mort en 1984 a rendu célèbre par ce texte – en d'autres termes, «essayer de vérifier ce qui se passait quand on entrait dans un espace fictif qui existait, en même temps, dans le monde réel qui ne serait rien sans un monde fictif, et l'inverse, et ainsi de suite, à l'infini». L'érudition à la fois ludique et concrète, humoristique et dramatique d'Enrique Vila-Matas prend parfois ici un ton plus fantastique, plus cortazarrien, et lui

fait commenter Elizabeth Hardwick: *«Lorsqu'elle pense aux personnes malheureuses qu'elle a connues, elle a l'impression que tout ce qui les entoure leur ressemble : les fenêtres se plaignant de leurs rideaux ; les lampes de leur abat-jour de toile ; la porte de sa serrure ; le cercueil de la couche de crasse qui l'étouffe»*. La porte condamnée pas condamnée ou inexistante est à comparer pour le narrateur avec *«la porte principale, où fiction et réalité semblaient dormir en paix»*. Non seulement tout se mêle mais le doute s'en mêle, *«le syndrome d'hésitation», «le Doute Eternel»*. *«En réalité, le visible n'est qu'un reste de l'invisible.»* Le narrateur s'est perdu dans un chemin qui s'était lui-même égaré. *«Le chercher signifiait d'entrée de jeu pour moi essayer de remonter à une époque où personne n'imposait aux histoires d'avoir un sens.»* Plus loin, les choses inévitables : *«La méchanceté humaine ; la mort comme scandale ; la vie qui n'a pas de sens alors que la mort en a un.»* ◆

**Le narrateur veut
«essayer de
vérifier ce qui se
passait quand on
entrait dans un
espace fictif qui
existait, en même
temps, dans le
monde réel qui ne
serait rien sans un
monde fictif, et
l'inverse, et ainsi
de suite, à l'infini».**

ENRIQUE VILA-MATAS

MONTEVIDEO

Traduit de l'espagnol

par André Gabastou.

Actes Sud, 272 pp., 22,50 €

(ebook : 16,99 €).